

Abo **Livre sur le Covid en Suisse**

Le virus a décimé des familles. Parmi elles, les Cornu

Le coronavirus a particulièrement frappé une famille fribourgeoise. Trois se sont battus pour leur survie, deux sont morts. Ceux qui restent racontent cette tragédie dans un nouveau livre.



Simone Rau, Catherine Boss
Publié aujourd'hui à 07h54



Les frères et sœur Cornu ont perdu leurs deux parents en moins de deux semaines. Et le jeune frère Didier, à gauche, a passé dix-sept jours aux soins intensifs.

Photo: Fabian Hugo

Le soir du 25 mars, vers 20 heures 30, Henri-Paul Cornu reçoit de la visite à l'unité Covid des soins intensifs de l'Hôpital cantonal de Fribourg. Ce sont ses deux fils, David et Didier. Le père, 71 ans, sait qu'il va mourir et les fils le savent aussi. Son épouse, trois ans plus jeune que lui, n'est pas venue. Elle ne se sent pas en état de lui dire adieu à l'hôpital. Anne-Lise Cornu est si fatiguée et faible, qu'elle reste seule dans leur petit appartement au pied de la ville historique de Romont, 20 kilomètres au sud-ouest de Fribourg.

Didier et David, 46 et 49 ans, doivent se désinfecter les mains et mettre des masques de protection à l'entrée de l'hôpital. À l'unité de soins intensifs, ils reçoivent en plus des gants, une charlotte pour la tête, ainsi qu'une combinaison de protection. Ils ont l'air de cosmonautes lors de cette dernière étape vers leur père, à l'article de la mort. Une médecin les informe: les poumons de leur père sont très mal en point; il n'y a aucun espoir.

Plus près de la mort

La Suisse est paralysée depuis plus d'une semaine. En confinement. Pourtant, bien que le taux d'infection augmente, le virus semble être un mirage pour la plupart des personnes dans le pays. Peu de gens connaissent directement des victimes ou sont eux-mêmes tombés malades. C'est différent avec la famille Cornu. En quelques jours, le coronavirus leur apporte souffrance et deuil.

«Au centre, il y a le lit avec le père, entouré de tubes et de machines, avec ces bips légers et réguliers»

L'infirmier en soins intensifs qui conduit David et son frère vers la chambre de leur père les fait passer par un sas de sécurité. Là, ils sont encore plus proches de la maladie et de la mort. «C'était très dur», se souvient David Cornu, les larmes aux yeux, même des mois plus tard. «C'était terrible. Je n'ai pas trouvé les mots». La situation à l'hôpital lui semble être comme une scène de film: au centre, il y a le lit avec le père, entouré de tubes et de machines, avec ces bips, légers et réguliers,

émis par l'équipement de surveillance. Et, partout dans la pièce, des gens en combinaison de la tête aux pieds.

Le père se réveille lorsqu'ils entrent. Il essaie de sourire, veut dire quelque chose. On voit bien que respirer est très difficile pour lui. En plus, le masque du respirateur l'empêche pratiquement de parler. Il enlève donc ce masque, ce qui rend sa respiration plus difficile encore. Il parle de choses que les frères ne parviennent ni à classer, ni vraiment à comprendre: des choses sur les parents et des vidéos. Les nombreux appareils angoissent David. Mais d'un autre côté, le calme que dégagent les infirmières l'impressionne et l'apaise. Il les connaît parce qu'elles ont appelé régulièrement ces derniers jours. Elles étaient toujours là pour eux. Une grande aide.

David, l'aîné des deux frères, s'approche du lit et prend la main du père. Il la tient délicatement. Didier ne s'en sent pas capable.



David Cornu a l'impression que son père est parti en paix.

Photo: Fabian Hugo

10



Les frères restent près du lit de mort pendant une dizaine de minutes, ils n'auraient pas pu supporter davantage. Le père non plus, visiblement. Il sourit à nouveau lorsque ses fils prennent congé. Il a l'impression que son père n'a pas peur: «Il semblait partir en paix.»

Des adieux au téléphone

Ce soir-là, la fille, Céline Fleury, dit également au revoir à son père Henri-Paul. La mère de famille de 47 ans vit à Zurich avec son mari et ses trois filles. C'est à une heure et demie seulement, mais un voyage à travers la Suisse lui semble bien trop risqué en raison du coronavirus. Au début du confinement, seuls quelques-uns osent encore prendre le tram ou le train. Et elle a sa famille, ses filles adolescentes, dont elle doit s'occuper. Mais ce n'est pas seulement le voyage qu'elle redoute. Céline a aussi peur de la visite elle-même – surtout des images qui pourraient se graver dans sa tête: son père aux soins intensifs, entouré de machines, la présence presque physique de la mort.

«Ne t'inquiète pas. Tu peux te laisser aller et partir. Pars en paix. On t'aime»

Céline Fleury, disant adieu à son père

Les Fleury l'appellent donc à cinq. Au téléphone, c'est surtout Céline Fleury qui parle. Leur plus jeune fille, Isabelle, 13 ans, un peu aussi. Les autres membres de la famille, les deux filles Caroline et Vanessa et le beau-fils d'Henri-Paul, Pascal, sont en retrait. Céline promet à son père de prendre soin de «maman». Et des trois petites-filles. «Ne t'inquiète pas. Tu peux te laisser aller et partir. Pars en paix. On t'aime.» Puis, c'est au tour d'Isabelle, la cadette, de dire un dernier mot à son grand-père. «Pollux, dit-elle, ne t'inquiète pas. Tout ira bien. On t'aime. Fais attention à toi.» Pollux – c'est comme ça que les petites-filles appellent leur grand-père chéri.

«C'est dur»

À l'autre bout de la ligne, c'est le silence. Le patriarche parle à peine. Il est difficile à comprendre. Une fois, Céline entend son père murmurer: «C'est dur.» Et puis il dit que les funérailles se dérouleront probablement comme en Italie. À la sauvette, sans cérémonie, sans personne pour y assister. Il a vu ça dans les journaux et à la télévision. Les camions militaires qui viennent enlever les cadavres pendant la nuit. Céline lui répond qu'il ne doit pas s'inquiéter.

Puis elle raccroche – l'adieu n'a duré que quelques minutes.

Le lendemain matin, Henri-Paul Cornu est déclaré mort. Il s'est endormi pendant la nuit et ne s'est jamais réveillé: le jour de l'anniversaire de sa femme, qui devait fêter ses 69 ans avec lui. Les deux sont mariés depuis 50 ans. Ils sont tombés amoureux lorsque, jeune homme, il s'est arrêté dans un café de Romont, à quelques pas de la maison de ses parents. Elle y travaillait comme serveuse. Jusqu'au confinement – 50 ans plus tard –, Henri-Paul Cornu était le premier chaque matin dans ce même bistrot et buvait son ristretto avec le patron. «Sec», sans crème ni sucre.



Anne-Lise et Henri-Paul Cornu, le jour de leur mariage, il y a 50 ans.

Photo: DR/Fabian Hugo

Avec le recul, les membres de la famille soupçonnent qu'il a attrapé la maladie lors de sa dernière visite dans ce café de Romont. Même s'ils n'en sont pas certains. Le 15 mars, alors que le confinement avait déjà été annoncé, Henri-Paul Cornu a rencontré trois amis dans le café. Les quatre seniors se sont assis à l'une des tables – celle entre les orchidées et les anges décoratifs – et ont refait le monde. De ce quatuor, trois vont mourir du Covid-19.

Même lorsque les écoles, les cinémas et les boutiques ont fermé le lendemain, Henri-Paul Cornu est sorti pour faire des courses et se rendre à la pharmacie. Dans la rue, les personnes qui le connaissaient lui disaient de rentrer chez lui. Mais il était têtu. Sa fille Céline y repense encore et encore: «Je ne crois pas qu'il avait compris que le virus était déjà si proche. Et qu'il pourrait le frapper si fort.»

De plein fouet

Les fils et la fille d'Henri-Paul Cornu ont décidé de nous raconter cette période difficile du printemps dernier. Ces témoignages des frères et sœurs, et bien plus encore, ont été intégrés dans un livre qui sera publié mardi par les Éditions Slatkine.

Un livre événement

▼ [Afficher plus](#)

Ces semaines ont changé leur vie à jamais. Au début, le virus semblait lointain, la famille ne se sentait pas vraiment concernée ou, en tous les cas, pas personnellement touchée. Mais ensuite, ce coronavirus, mille fois plus petit que la section d'un cheveu, les a frappés de plein fouet. Il n'y a pas que le père Henri-Paul à être infecté. Mais également la mère, Anne-Lise, et le fils cadet Didier. Bientôt, eux aussi se battront pour leur vie. David, le fils aîné, développe seulement des symptômes légers et ne se fait pas tester.

Le 19 mars, une semaine exactement avant la mort du père, il y a aussi eu un dîner qui sera à jamais lié à l'histoire de la famille Cornu. En fait, ce jour-là, ils auraient

voulu célébrer en avance l'anniversaire de la mère. Mais ils ont annulé la fête. Trop dangereux, selon Céline, la fille. David et Didier sont d'accord avec elle. Mais les frères se sont finalement tout de même retrouvés à la maison des parents pour le dîner. Comme ils le font depuis des années. David, 49 ans, habite aussi à Romont, Didier, 46 ans, non loin de là, à Marly.

Des spaghettis pour les play-off

Ils gardent plus de distance que d'habitude, c'est certain. Parce que les enfants sont déjà inquiets pour le père. Le plâtrier-peintre à la retraite a beaucoup fumé durant des années et a inhalé de surcroît des vapeurs dangereuses sur les chantiers. Avec le temps, de sérieux problèmes pulmonaires sont apparus et Henri-Paul Cornu a besoin d'oxygène supplémentaire. Il trimballe constamment avec lui une bouteille de gaz en aluminium.

Didier et son père ont préparé des spaghettis ce midi-là. À table, le coronavirus n'est qu'un sujet marginal. Les fils et leur père parlent plutôt de sport, surtout de la fin de la saison de hockey sur glace: les play-off. Comme de nombreux Fribourgeois, les Cornu sont des supporters du Fribourg-Gottéron.

Anne-Lise Cornu, la mère, appartient également à la catégorie à risque et pas seulement à cause de son âge. Ancienne fumeuse comme son mari, elle a contracté un cancer du poumon il y a quelques années. Elle a été traitée avec des médicaments, mais a échappé à la chimiothérapie. Par chance, elle a survécu. Début février, la famille a même appris que les cellules cancéreuses n'étaient plus détectables. Elle a alors commencé la physiothérapie.

«On a gardé nos distances, mais on n'a pas vraiment vu le danger»

David Cornu, à propos du dernier dîner avec ses parents

«On ne s'est pas embrassés quand on s'est salués, on a gardé nos distances. Mais on n'a pas vraiment vu le danger, dit David Cornu, le fils aîné. On était complètement détendus.» Pourtant, il est très probable que leur père ait déjà été contaminé à ce

moment-là. Il avait peut-être déjà infecté son épouse. Et il se peut qu'en mangeant des spaghettis, il ait transmis le virus à son fils cadet Didier. En tous les cas, les trois se battront bientôt pour leur survie. Avec des issues différentes. Il est aussi possible qu'Henri-Paul Cornu ait infecté son fils aîné, David.

Mais peut-être est-ce l'inverse, se disent aujourd'hui les frères et sœurs, et que c'est le fils cadet Didier qui a infecté ses parents et son frère pendant le dîner. Deux jours avant le repas familial, Didier avait rencontré son patron pour son entretien de fin de période d'essai. Plus tard, il apprendra que le patron a été testé positif au coronavirus. Il a très bien pu infecter Didier. Qui, à son tour, aurait passé le virus à sa famille. Le 23 mars, le père Cornu est transporté en ambulance à l'Hôpital cantonal de Fribourg. «On espérait encore que ce ne serait pas le virus», dit sa fille Céline Fleury. Deux jours plus tard, on a appris qu'il avait bien le Covid-19, poursuit-elle. Mon père a décidé qu'il ne voulait pas être intubé. De toute façon, on nous a dit que ses chances étaient pratiquement nulles.»

Dix-sept jours dans le coma

Quatre jours plus tard, Henri-Paul Cornu est mort. Un choc pour ses enfants et petits enfants. Mais ils n'ont pas le temps de faire leur deuil. Comme Céline Fleury le décrit avec force dans notre livre, les événements s'enchaînent au fil des jours suivants. Bientôt, la mère meurt et son frère Didier tombe gravement malade, et doit être placé dans le coma artificiel et intubé – ce n'est que dix-sept jours plus tard qu'il se réveillera, affaibli et sans emploi.



Didier Cornu était dans le coma artificiel lorsque ses parents sont morts.

Photo: Fabian Hugo

«Je n'ai pas encore vraiment compris que mes parents sont morts.»

Didier Cornu, qui a survécu après dix-sept jours de coma

La catastrophe met Céline en état de choc. Impuissante, elle doit regarder les membres de sa famille souffrir pendant des semaines, puis des mois. Les règles de distanciation physique obligent également la famille en deuil à faire des choses inimaginables: pas de câlins, pas d'adieux à la famille élargie, pas de funérailles. Il n'y a pas eu de rituel pour faire le deuil, disent les trois frères et sœurs.



Céline Fleury est une personne différente après cette épreuve.

Photo: Fabian Hugo

Céline Fleury est une personne différente aujourd'hui. Elle s'est souvent sentie impuissante ce printemps. «Je n'ai pas encore pu pleurer ma mère», dit-elle toujours en été. Elle a encore beaucoup de sentiments en elle qui doivent sortir un jour. David, qui a probablement été infecté par le virus mais n'est jamais tombé gravement malade, est déjà un peu plus avancé dans le travail de deuil – probablement parce qu'il a accompagné ses parents jusqu'à la fin. Didier, en revanche, était dans le coma pendant les pires moments de la famille: «Je n'ai pas encore vraiment compris que mes parents sont morts», confie-t-il.

Impossible de déterminer avec certitude la manière dont Henri-Paul, Anne-Lise, Didier et peut-être David ont été infectés. Mais de toute façon, même si la famille Cornu savait, qu'est-ce que cela changerait? Plus le temps passe, moins la question de la contagion devient importante. Mais elle n'est pas oubliée. David, le fils aîné, pense toujours: «Je crois qu'on aurait dû éviter le repas en famille du 19 mars», dit-il. «Il y a une voix en moi qui dit que nous n'aurions pas dû.»

Publié aujourd'hui à 07h54

10 commentaires

Veillez vous connecter pour commenter

Trier:

les plus récents ▼

Ketzel

[Voir tous les commentaires ▼](#)



[La une](#)

[E-paper](#)

[Archives du journal](#)

[Impressum](#)

[CGV](#)

[Déclaration de confidentialité](#)

[Contact](#)

[Abonnements](#)

▼ [Tous les Médias de Tamedia](#)

© 2020 Tamedia. All Rights Reserved